

Latifa

DJERBI

THÉÂTRE Aux Pâquis à Genève, où elle vit depuis dix-huit ans, la comédienne réinvente un théâtre de rue généreux qui fait fi des frontières communautaires.



Dans les jardins du Temple, aux Pâquis.
JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

Mélange des fluides

CÉCILE DALLA TORRE

Son dernier spectacle démarre dans le petit espace culturel qui vient d'ouvrir ses portes dans le quartier genevois des Pâquis. La devanture est blanche, repeinte, propre. On croirait celle d'une ancienne boutique. Apsara Arts est géré par la comédienne et metteuse en scène Sylvia Barreiros, qui a donné carte blanche à Latifa Djerbi. Mardi soir, pour la générale, en jeans, baskets et chemise blanche, Latifa raconte à son public qu'elle en a marre des one woman shows, qu'elle veut tout arrêter, donner enfin du sens à sa vie et aider les gens.

La quarantaine de spectateurs venus la voir est hilare. Latifa Djerbi a un truc bien à elle. Les cheveux en pétard, la voix rauque, elle cultive un sens de l'autodérision qui lui réussit. Cette fois-ci, elle part de son «trauma» de fille de l'immigration, née en France de parents tunisiens. «Quand j'étais petite, on disait que les Arabes volaient le pain des Français. Ça m'a marqué. Et plus on résiste, plus ça persiste.» Là voilà en train de fabriquer du pain sous nos yeux, mélangeant la farine blanche avec la noire. Blé versus sarrasin. Métaphore éloquente. «La farine est au pain ce que le ciment est au parpaing, disait mon père maçon», poursuit-elle. On ne vous raconte pas la suite, il faut aller la voir. Ce spectacle réjouissant, tendre et plein d'humour, tout autant que l'expérience qui le suit, s'intitule *Pop, punk et rebelle*.

POÈME VIVANT

Trois mots qui la définissent. Par «pop», entendez populaire. «Ça évoque aussi la période 'pop' pleine de couleurs et de mélanges.» «Punk», c'est parce qu'elle se sent «affranchie de toute autorité, subordonnée à personne». Et «rebelle»? «J'aimais bien comment ça sonnait. C'est être à nouveau belle.» On n'y avait pas pensé, mais oui... Le questionnement sur la féminité est aussi présent dans ses shows. Même si on l'avait vue se dévoiler plusieurs fois sur scène, on en apprend un peu plus à son sujet à la terrasse d'un bistrot le lendemain matin. «Pour

l'instant, je ne peux parler que de choses qui m'ont traversée. L'intime est subversif», dit-elle, flirtant aussi avec l'autofiction. «C'est là où l'on se rejoint avec les autres, indépendamment de nos croyances, de nos choix politiques, de ce qui nous cloisonne. On est des poèmes vivants.»

On avait découvert son humour au vitriol dans *L'improbable est possible. J'en suis la preuve vivante*. Elle y racontait ses déboires d'artiste, de femme arabe libre, de (mère) célibataire avec deux mômes, sur le plateau du Théâtre Saint-Gervais à Genève. Sous forme d'une dizaine d'équations, l'ancienne matheuse devenue comédienne se livrait, disait sa peine à trouver sa place, débordait, slamait dans un touchant solo, qu'elle rejouera au festival off d'Avignon cet été, avant Delémont en septembre. C'est la première pièce qu'elle créait avec Jacques Livchine, elle s'y est sentie enfin en accord avec elle-même. «Ça m'a donné un second souffle.» Avec Catherine Fornal (dans le rôle de la coach), que l'on retrouve ici dans *Pop...*, elle opère ensuite en duo dans *Tripes Story*, où le public, disposé en cercle autour d'elles, prend part à une «séance de défrustration sexuelle».

CASSER LES CLICHÉS

Comme tous les derniers spectacles de la comédienne, qui joue par ailleurs pour d'autres, *Pop, punk et rebelle* ne serait rien sans elle ni son histoire singulière. Mais l'expérience est aussi «la conséquence de sa rencontre avec plein de gens généreux». Car le spectacle se poursuit hors les murs aux Pâquis en compagnie d'une vingtaine de bénévoles d'associations locales, artistes professionnels ou non, par l'épatant périple dans lequel Latifa nous entraîne à travers les rues du quartier le plus populaire et métissé de Genève.

On y côtoie des membres de différentes communautés, qui dansent, chantent, jouent, nous prenant par surprise là où on ne les attendait pas; ils nous émeuvent par de sublimes chants slaves ou par la poésie d'Henri Michaux. Avec sa «Brigade poétique pâquisarde», Latifa Djerbi mélange les genres et les populations, abat les

frontières identitaires et casse les clichés. L'aventure urbaine et humaine se solde au Temple, à deux pas de la Rue de Neuchâtel, là où elle avait commencé. Une terre de refuge pour l'association Espace Solidaire, qui propose toutes sortes de cours et services aux migrants notamment. Ce soir-là, à la lueur des bougies, entre un chant latino et quelques notes de violoncelle, on sent résonner l'âme de ce lieu qui fédère. Et au final, on éprouve bien le sentiment de vivre «l'expérience vivante et vibrante» que Latifa Djerbi voulait faire partager, elle qui aime «créer du désir, proposer un voyage».

Ce périple artistique, Latifa Djerbi a choisi de le concocter de manière très horizontale, dans l'esprit des Brigades d'intervention théâtrale de Jacques Livchine. Le comédien français est comme un «cadeau» dans sa vie. L'ancien directeur de la Scène Nationale de Montbéliard continue de diriger la troupe du Théâtre de l'Unité qui pratique ce théâtre de rue dont il est le pionnier en France. C'est avec lui qu'elle a commencé à travailler il y a

quelques années – la comédienne a participé à ses Cabarets politiques, où à partir d'un article de journal, les acteurs présentent une revue de presse théâtralisée. Ce théâtre populaire, comme elle l'aime, se pratique dans une ancienne usine, face à quatre cents personnes chaque mois. Parmi le public, des habitués du théâtre, mais aussi «des ouvriers Peugeot, des femmes voilées, des blacks».

SAGE-HOMME COMPLICE

Pour Latifa, Jacques Livchine est «l'accoucheur», de plus en plus complice, de moins en moins mentor. «Je suis en formation avec lui.» «Tu vis dans un quartier merveilleux. Il faut que tu rencontres toutes les associations qui y travaillent», lui conseille-t-il. C'est ce qu'elle a fait, s'inscrivant à la chorale, à un cours de tai-chi, organisant elle aussi des ateliers de théâtre dans un quartier qu'elle n'aura jamais si bien connu qu'aujourd'hui alors qu'elle y vit depuis dix-huit ans.

«Le théâtre urbain, ça n'existe pas en Suisse. J'ai eu la chance de

connaître quelqu'un qui en a écrit l'histoire en France pendant plus de quarante ans, et j'aimerais transmettre cela. Ça doit circuler.» Elle n'entend donc pas en rester là. «En Suisse, on est encore dans une sorte de tranquillité économique qui nous permet d'être sereins, mais on vit un moment dangereux», poursuit-elle. «On glisse vers la mercantilisation des rapports humains. C'est pour cela que ça m'intéresse de monter ce type de projets maintenant. Si on veut convaincre les gens de voter contre les coupes budgétaires dans la culture, il faut aussi aller vers eux.» Latifa Djerbi a beaucoup entendu ce discours: «Il faut aussi du théâtre pointu pour l'élite». Ça a tendance à l'agacer. «Je suis fille de prol. Il y a des siècles qui séparent la Suisse d'autres pays. Mais dans l'intimité, on est les mêmes. Les gens se reconnaissent à travers des miroirs qui ne sont pas leur double.» Parole de poète.

Pop, punk et rebelle, ve 27 mai à 20h et di 29 mai à 18h, Espace Apsara Arts, 43 rue de Neuchâtel, Genève, rés. 077 440 06 23

LE COURRIER
VENDREDI 27 MAI 2016